

Un soleil timide traverse la vitre et auréole la chevelure de Lucie. Sylvain commence à prendre doucement conscience des répercussions de sa demande. Exhumer des souvenirs intenses. Il recommande une bière.

— Tu peux lire la suite maintenant.

Paris, le 10 mai 1968 -Julien

Nuit des barricades

Les Aphrodite's Child chantent « Rain and Tears »

Rosemary's Baby de Roman Polanski

La nuit des barricades, une nuit étrange, dense. Pour moi, il n'en reste que l'émotion, les odeurs, l'ambiance. Un univers un peu fou, la camaraderie, l'envie de s'amuser, de rire, de chanter. Les transistors crachent leurs chansons, leurs commentaires ringards et déjà dépassés. Des feux brûlent, la fumée prend à la gorge. Des cigarettes passent de bouche en bouche, sur le mur, une inscription : « Autrefois nous n'avions que le pavot, aujourd'hui, le pavé ». Il y a aussi la fraternité, celle qui règne sur ces citadelles de pacotille, celle de ces jeunes, adolescents pour certains, qui jouent. Car c'est leur capacité à jouer qui les rend invincibles. Je retrouve l'ambiance de mes combats de soldats de plomb, ou ces jeux, dans les bois du parc à Condé, mon épée de bois, mon casque sur la tête et surtout, l'aventure qui n'en est pas, la peur « pour rire ». Et dans leurs yeux, dans le timbre de leurs voix, je retrouve ces vieilles émotions. Cette même émotion qui me voyait partir en stop au bout du monde, ou qui poussait ma barque sur l'Escaut jusqu'aux portes d'Anvers.

Mais, ce soir-là, j'ai compris, comme beaucoup d'autres, que tout cela n'était qu'un commencement. Les barricades s'élèvent, les unes derrière les autres, sans raison, sans logique. L'énergie est dans ces pavés, dans

ces voitures renversées ! Une énergie libératrice pour ces jeunes qui s'affranchissent d'« on ne sait pas quoi ». Si quelques-uns espéraient voir le mouvement s'essouffler, la réponse est ce soir évidente, il prend seulement son vrai visage. Pas de revendication, mais un message. Qui vient de loin, de très loin ! De ces messages qui ne s'expriment pas, qui se sentent, qui se ressentent, un malaise. L'occasion de réfléchir à la direction que prend notre vie collective et à son sens.

Face à cela, un vieillard de 78 ans, une équipe d'hommes soucieuse de défendre l'acquis. Incapable de saisir cette chance.

L'affrontement devient inévitable. Il sera violent.

Se déplacer devient difficile dans le Quartier latin. Les barricades se multiplient, certaines font plus de deux mètres ! On voit apparaître du fil de fer barbelé, des compresseurs pour dépaver. Un étudiant me pose un casque d'ouvrier sur la tête. D'où vient ce matériel ? Il est là, c'est tout. J'ai élu domicile dans la rue Le Goff, avec Simon. Rien que dans cette petite rue, nous avons le choix entre dix barricades, les unes derrière les autres.

L'ambiance est gaie. Les riverains nous alimentent. Je viens de recevoir une bouteille de Beaujolais, nous la buvons à même le goulot. Le saucisson suit accompagné d'un pain de campagne. On est loin des grandes discussions philosophiques. Nous sommes chez nous, dans notre quartier, dans notre vie. Autour de moi, personne ne désire se battre, ils ont juste envie que la soirée continue, que cela ne s'arrête jamais. Des consignes sont données quelques fois, on ne sait pas très bien par qui, il n'y a pas de véritable chef de guerre. Daniel Cohn-Bendit est passé, il a bu un coup à ma bouteille. Lui, j'ai vu sa photo, les autres, je ne sais pas.

Il est deux heures du matin, tout ira alors très vite, tout va changer. Je ne suis pas aux avant-postes. L'ambiance change, d'un coup. Autour de moi, on

entonne l'internationale. Une grenade, deux, le gaz, le sang. Je vois les étudiants qui se transforment en guérilleros, défendre leurs barricades. J'aide à faire des cocktails Molotov, soutiens quelques blessés, il y en a partout.

Les riverains ont disparu, les plus courageux sont aux fenêtres, lancent des projectiles sur les policiers ou aspergent les barricades avec des seaux d'eau pour atténuer l'effet des gaz. Nous sommes seuls à présent, avec la peur. Les barricades tombent les unes après les autres. Je n'ai jamais vécu pareille violence, j'en ignore tout, comme ces jeunes autour de moi. Seuls, quelques-uns en veulent visiblement. Ils frappent, lancent, injurient.

Je pense alors à mon père, papa. Je me sens petit, tout petit. Au bout de la rue Le Goff, la rue Cousin, mon hôtel. Je sens la clé dans ma poche, je cours. Il y a des CRS partout, je les évite comme je peux, certains frappent au hasard. Je ressens une forte douleur dans le dos, je continue, sortir de là ! Tout est cris, fumée, douleur. Un cri, plus perçant que les autres, me fait tourner la tête. Un policier poursuit une femme, la matraque à la main. Ils arrivent vers moi. Il ne s'agit pas d'héroïsme, plutôt d'instinct, j'allonge la jambe au passage du CRS. La femme poursuivie est tombée un peu plus loin. Toujours sans réfléchir, je la relève et la tire jusqu'à l'entrée de l'hôtel. Je tremble en sortant ma clé, en la glissant difficilement dans la serrure. La porte s'ouvre et nous tombons sur le premier fauteuil venu. C'est alors que la vitre vole en éclat, une grenade tombe à nos pieds. D'un réflexe, je l'envoie sous le comptoir où elle explose. L'air devient immédiatement irrespirable, plus de vue. Il ne faut pas rester là. Il faut trouver l'escalier. Je noue mon mouchoir sur ma bouche et la saisis sous les aisselles. Elle n'est plus consciente et ne m'aide pas. Je dois la hisser sur mon épaule, les yeux fermés, à tâtons, monter jusqu'à ma chambre ou je

m'affale avec elle sur le lit. Je ne saurais jamais comment j'ai réussi cela, ni pourquoi. J'ai encore eu la force de me relever pour fermer la porte à clé et me retrouve assis auprès d'elle. J'ai attendu ce moment pour craquer. Je ne retiens plus mes larmes, le gaz sans doute !

Mais non, je pleure ! Pas de fausse pudeur. Le gaz n'a rien à y voir ! Je pleure sur moi, sur ma stupidité, sur ma maison, sur Françoise, sur Marie, non pas sur Marie ! Elle n'a jamais supporté ma fragilité ! Qui la connaît ma fragilité ? Papa, toujours lui, le seul qui m'ait vraiment serré dans ses bras.

Et Lucie...

Son regard arrête mes larmes. Deux grands yeux verts, immenses, profonds comme un océan. Banal comme description, mais que dire d'autre devant tant d'intensité et de force ? Le vertige, j'y plonge, m'y noie. Le monde extérieur disparaît, plus de cris, plus d'explosions, plus de guerre. J'entre dans l'univers féminin.